

# ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

## ANTHROPOLOGIE MEXICAINE

Oehmichen, Cristina

UNAM, Mexique

Date de publication : 2024-12-05

DOI : <https://doi.org/10.47854/0ab1a651>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

L'anthropologie au Mexique a commencé très tôt. Pour certains auteurs, les travaux des voyageurs et des moines missionnaires furent les précurseurs de l'anthropologie mexicaine contemporaine. Parmi eux se trouvait Fray Bernardino de Sahagún qui, entre 1540 et 1585, vécut avec les Mexicas, apprit leur langue, le nahuatl, et dressa un registre détaillé de leurs pratiques sociales et culturelles. Le résultat est un ouvrage connu sous le nom d'*Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*. Ce n'est que plusieurs siècles plus tard que l'anthropologie se professionnaliserait. Dans son processus de création, de développement et de consolidation, nous pouvons distinguer au moins quatre étapes : les débuts, la phase d'institutionnalisation marquée par l'indigénisme, la critique anthropologique, puis la diversification thématique de l'anthropologie.

Au Mexique, au début du XX<sup>e</sup> siècle, trois institutions effectuaient un certain type de recherches anthropologiques : le Musée national, la Société mexicaine de géographie et de statistique et le Musée du Michoacán. Les plus grands efforts étaient concentrés au Musée national, où l'on classait et étudiait les vestiges archéologiques des civilisations du passé préhispanique – avec un intérêt particulier pour les pyramides de Teotihuacán et le calendrier aztèque –, et où l'on constituait des collections ethnographiques. Le Musée possédait une bibliothèque abritant des codex préhispaniques ainsi que des livres et manuscrits de l'époque coloniale portant sur les peuples autochtones. Des cours d'archéologie et d'ethnologie y étaient également dispensés à un petit nombre d'étudiants, formés à la recherche (De la Peña 1996).

En 1910 se tint à Mexico la deuxième session du XVII<sup>e</sup> Congrès international des américanistes. La même année, Franz Boas fut invité par l'Université nationale à participer aux célébrations du centenaire de l'indépendance du Mexique. En 1911, Boas prononça onze conférences dans lesquelles il démantelait les préjugés racistes de l'époque, en montrant que les différences phénotypiques étaient le résultat de la relation entre culture et environnement. Dans ses conférences, il soulignait que la distinction entre la société moderne et les cultures dites « primitives » ne pouvait pas être motivée par des différences entre races, mais par des faits historiques et sociaux

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Oehmichen, Cristina, 2024, « Anthropologie mexicaine », *Anthropen*.  
<https://doi.org/10.47854/0ab1a651>

particuliers. D'autres conférences portaient sur ses études d'anthropologie physique, de linguistique et de l'esprit humain. À la suite de ces conférences de Boas, une longue collaboration a commencé entre les anthropologues culturels des États-Unis et l'école mexicaine d'anthropologie. Celle-ci doit beaucoup à Boas pour ce qui est du développement du relativisme culturel qui fut le prisme sous lequel les cultures indigènes du pays ont été analysées, ainsi que pour l'importance conférée au travail de terrain et à la recherche ethnographique dans la construction de la connaissance scientifique.

En janvier 1911, au Musée national, fut créée, en tant que partie de l'Université nationale, l'École internationale d'archéologie et d'ethnologie américaine (EIAEA), première institution moderne d'études supérieures créée dans le pays (De la Peña 1996). Elle avait pour objectif de préparer les chercheurs à la recherche sur le terrain, et de les former à mener de manière indépendante des recherches anthropologiques. Des anthropologues remarquables ont collaboré à ce projet, dont Edward Seler et Franz Boas, qui ont réussi à conclure des accords avec les universités de Berlin et de New York (Université Columbia) (Lameiras 1979 ; Rutsch 2007 ; Garma y Oehmichen 2016).

L'EIAEA forma d'éminents étudiants mexicains, dont Manuel Gamio, invité par Boas à étudier à l'Université Columbia. Parmi ses activités de recherche, Gamio a mené des projets d'archéologie et de stratigraphie à Azcapotzalco, ainsi qu'un très vaste projet à Teotihuacán, qui impliquait les quatre domaines de la connaissance anthropologique : l'archéologie, l'ethnologie, l'anthropologie physique et l'anthropologie sociale. Les résultats de ces recherches ont été présentés dans le cadre de sa thèse de doctorat à l'Université Columbia en 1922 (De la Peña 1996).

L'instabilité politique, tant nationale qu'internationale, provoqua la suspension des activités de l'EIAEA. Le début de la Première Guerre mondiale, en 1914, rendit impossible la collaboration académique entre les États-Unis et l'Allemagne. En raison de la guerre et de ses engagements extérieurs, Boas a cessé de se rendre au Mexique, même si sa correspondance montre qu'il avait toujours gardé l'espoir de rouvrir l'EIAEA (De la Peña 1996 ; Rutsch 2007 ; Rutsch et Serrano 1997).

Durant les années 1920-1930, Gamio, personnalité en vue, était attentif aux politiques publiques. Dans l'un de ses ouvrages, *Forjando Patria*, publié en 1916, il exprime clairement ses préoccupations quant à la consolidation du gouvernement issu de la révolution mexicaine et propose une politique publique visant à faire profiter la population autochtone des acquis de la Révolution, dont la répartition agraire, la liberté du travail, la fin de l'esclavage et de la servitude. Pour Gamio, il existait au Mexique diverses « patries indigènes », entendues comme des groupes dotés d'une culture, d'un nationalisme propre caractérisé par une langue, une culture et une nature physique distinctives. Il a déclaré que l'une des tâches urgentes de la Révolution était d'établir les conditions nécessaires à l'incorporation de la population autochtone à la nation, à travers la fusion des races et des manifestations culturelles, l'unification linguistique et l'équilibre économique. Ces objectifs, selon lui, nécessitaient des connaissances scientifiques et anthropologiques

À partir des années 1930, le Mexique connut un processus d'institutionnalisation de la vie publique caractérisé par la collaboration de différents anthropologues avec le gouvernement de Lázaro Cárdenas et les gouvernements

ultérieurs, à la fois pour la création d'institutions et pour la formulation de politiques publiques, principalement celles destinées à la population autochtone du pays, de même que pour l'étude, la conservation et la sauvegarde du patrimoine archéologique et monumental.

En 1936, le président Lázaro Cárdenas créa le ministère des Affaires indigènes, dans le but de « mexicaniser les Indiens », c'est-à-dire d'incorporer les peuples autochtones à la nation, de les « castillaniser ». Il s'agissait, puisqu'ils étaient surtout agriculteurs, de les organiser et de les sensibiliser à leurs droits sur la terre et au pouvoir de la Révolution mexicaine (Aguirre Beltrán 1988). Ce ministère fut chargé d'organiser le premier Congrès indigéniste interaméricain, qui s'est tenu à Pátzcuaro, Michoacán, en 1940, et a réuni des délégations de 18 pays du continent et d'éminents anthropologues mexicains et nord-américains qui partageaient les concepts du relativisme culturel (Hewitt de Alcántara 1988). Parmi eux se trouvaient Gonzalo Aguirre Beltrán, Julio De La Fuente, Carlos Basauri, Calixta Guiteras, Manuel Covarrubias et Cesáreo García Villarreal, qui avaient le soutien d'Alfonso Villa Rojas et de Robert Redfield.

Les participants au Congrès convinrent que le « problème indigène » n'était pas une question raciale, mais une question culturelle, sociale et économique. Ils convinrent également de promouvoir des politiques publiques visant à placer les peuples autochtones dans une situation réelle d'égalité avec le reste de la population. Pour atteindre de tels objectifs, les droits des peuples autochtones devaient être protégés et défendus par les États nationaux. À la suite du congrès, l'Institut indigéniste interaméricain devint le siège continental de la coordination des politiques nationales appliquées à la population autochtone puis, en 1948, une agence spécialisée de l'Organisation des États américains. L'Institut indigéniste interaméricain était basé au Mexique et fut présidé par Manuel Gamio jusqu'à sa mort en 1960.

L'anthropologie mexicaine s'est également nourrie, premièrement, des apports de l'anthropologie française, dont les études mexicaines développées tôt en France parmi lesquelles figure une contribution importante : le *Dictionnaire de la langue nahuatl ou mexicaine* de Rémi Siméon (1885). Par la suite, elle reçut les apports de la Mission archéologique et ethnologique française au Mexique, qui a établi un dialogue permanent avec les chercheurs mexicains. Deuxièmement, elle s'est nourrie des apports de l'anthropologie britannique, notamment avec Malinowski qui, en juin 1940, s'était rendu au Mexique pour étudier le système de marché à Oaxaca, avec l'anthropologue mexicain Julio de la Fuente. Le résultat de cette recherche fut publié en 1957 par l'École nationale d'anthropologie et d'histoire sous le titre « L'économie d'un système de marché au Mexique. Essai sur l'ethnographie contemporaine et le changement social dans une vallée mexicaine ».

Durant la période d'institutionnalisation, en 1939, l'anthropologue et archéologue Alfonso Caso fonda l'Institut national d'anthropologie et d'histoire (INAH) – l'École nationale d'anthropologie et d'histoire (ENAH) fut créée trois ans plus tard. Il fut également directeur de l'Institut national indigéniste (INI), créé en 1946, auquel s'intégrèrent des anthropologues diplômés de l'ENAH. Disciple de Gamio et élève de Melville Herskovits, l'anthropologue Gonzalo Aguirre Beltrán rejoignit l'INI, et cette position de fonctionnaire lui permit d'élaborer une proposition qu'il expose dans son ouvrage *Le processus d'acculturation*, publié pour la première fois en 1957 : il proposait de mener une politique publique visant l'homogénéisation de la population

autochtone par l'alphabétisation et la « castillanisation » – la diversité étant considérée comme un obstacle à l'unité nationale.

À partir des années 1970, au niveau international, la politique d'intégration des peuples autochtones aux sociétés nationales était largement critiquée. Le modèle de développement stabilisateur appliqué au cours des décennies précédentes en Amérique latine n'avait pas apporté l'amélioration promise des conditions de vie de la population. Les politiques d'intégration menées par l'État mexicain suscitèrent donc de vives critiques, tant de la part des anthropologues eux-mêmes que de la part du mouvement autochtone naissant dans le pays.

Depuis le milieu des années 1960 et le début des années 1970, une approche multidisciplinaire des sciences sociales a émergé en Amérique latine, cherchant à expliquer les raisons pour lesquelles les pays dépendants subissaient de manière beaucoup plus aiguë les conditions d'exploitation du capitalisme. C'est alors qu'est apparue la « théorie de la dépendance », à la construction de laquelle ont contribué des économistes, des sociologues et des anthropologues de divers pays. C'est à ce moment qu'apparut le concept de colonialisme interne proposé en 1965 par Pablo González Casanova, dont l'ouvrage *La démocratie au Mexique* a inauguré la critique de l'indigénisme intégrateur. La réflexion anthropologique sur le « problème autochtone » s'est orientée vers le concept de colonialisme interne, définissant la communauté autochtone comme « une colonie à l'intérieur des limites nationales » (González Casanova 1972 : 74).

La contribution suivante fut l'article de Rodolfo Stavenhagen, « Les luttes sociales dans les sociétés agraires » (1969), qui réintroduisait la dimension de classe, abandonnée dans les années 1940, dans l'étude de l'ethnicité, et abordait le conditionnement colonial et de classe des relations interethniques. Avec l'intégration du marxisme dans la réflexion des sciences sociales, la discussion anthropologique a pris en compte l'étude de la structure de classe dans les campagnes mexicaines. Dès lors, les chercheurs étudièrent les structures de pouvoir et les classes sociales rurales tout en mettant de l'avant la thèse de l'articulation des modes de production subsumés par le capital. L'intégration du marxisme s'est faite à travers des débats intenses et stimulants pour la pensée anthropologique, tant au Mexique qu'à l'étranger, notamment entre les « descampesinistes », qui prédisaient la disparition inévitable de la paysannerie (et des cultures indigènes) avec la pénétration du capitalisme dans les campagnes et la prolétarianisation des peuples indigènes, et les paysans, qui estimaient que, au contraire, la paysannerie était destinée à persister, à se transformer, comme cela s'était produit au cours des siècles précédents.

Le collectif intitulé *De eso que llaman Antropología Mexicana* (Bonfil et al. 1970) fut publié un an plus tard. Il critiquait vivement l'anthropologie mexicaine pour ne pas avoir gardé ses distances avec l'État et l'indigénisme. À partir de là, tout un courant s'est joint à l'anthropologie, laquelle va définitivement rompre avec l'indigénisme intégrateur. L'un des plus grands représentants de cette pensée fut Guillermo Bonfil, qui proposa une politique visant à renforcer la culture ethnique, ainsi que le droit à l'autodétermination, à l'autonomie et à l'autogestion des peuples indigènes. Ce courant, auquel ont notamment participé les anthropologues Margarita Nolasco, Mercedes Olivera, Enrique Valencia, Rodolfo Stavenhagen et Salomón Nahmad, prônait la construction d'une nation plurielle, par opposition à l'indigénisme homogénéisant. Pour ces anthropologues, l'identité des groupes ethniques renvoyait

à la survivance d'une culture asservie, qui avait un caractère nettement défensif et résistant ; ils se sont battus pour conquérir des espaces au sein de l'État pour la participation politique des peuples et communautés indigènes (Oehmichen 1999).

Au cours de ces années, d'autres chercheurs ont dénoncé la nature ethnocentrique de l'indigénisme, considéré comme un instrument de perpétuation du système de domination établi depuis la colonie. Alicia Barabas et Miguel Bartolomé (1973) avaient étudié la résistance au transfert massif de milliers de Chinantèques et de Mazatèques à la suite de la construction du barrage Miguel Alemán dans les années 1950, et avaient dénoncé les politiques officielles ayant mené à un ethnocide. Cette situation menaçait de se répéter dans les années 1970, avec la construction du barrage de Cerro de Oro.

De nos jours, l'anthropologie mexicaine continue de se concentrer sur les questions et les problèmes de sa propre société, mais elle a élargi le spectre de ses recherches. Après avoir rompu avec l'indigénisme intégrateur de l'État, ses sujets d'étude et ses préoccupations théoriques se sont diversifiés, les recherches portant, entre autres, sur la situation des migrants indigènes dans les villes et les stratégies de survie des citoyens marginalisés. Aujourd'hui, les conditions difficiles des migrants d'Amérique centrale et d'autres pays lorsqu'ils traversent le Mexique, ainsi que l'implication du crime organisé dans la migration et la traite des êtres humains, sont également analysées. L'anthropologie a également intégré l'étude de la religiosité populaire, des relations entre l'Église et l'État, de la religion, des droits des femmes et des minorités. De même, la culture du travail, les conditions de travail et la précarité de l'emploi sont analysées. L'anthropologie féministe et les études de genre, qui ont rendu visible et analysé les conditions de vie des femmes, occupent une place de choix. Parmi les autres questions qui préoccupent de plus en plus les anthropologues au Mexique figurent les études sur la violence et la recherche de personnes disparues ; la violence contre les femmes ; ou encore les défis liés à la réalisation d'un travail de terrain dans des conditions de violence. D'autres sujets émergent aussi : l'anthropologie juridique, l'anthropologie de l'État, l'étude des processus politiques électoraux, de l'ethnicité et des droits indigènes.

Tout comme elle a diversifié ses théories et ses thèmes de recherche, l'anthropologie mexicaine a transformé sa méthodologie. Une nouvelle tendance, encore minoritaire, a incorporé la participation des peuples indigènes eux-mêmes à la définition et à la conduite de recherches sur leur réalité (Beaucage 2018). Dans d'autres cas, ce sont les anthropologues autochtones eux-mêmes qui mènent des recherches sur leur réalité socioculturelle et politique.

Bien qu'Aguirre Beltrán ait étudié la population d'ascendance africaine au Mexique dans les années 1940, ses recherches n'ont pas été poursuivies. Ce n'est que maintenant que les études sur cette population sont devenues un sujet de recherche anthropologique. De même, les études sur le tourisme et ses impacts économiques, sociaux et culturels dans les régions de développement touristique sont devenues un sujet d'intérêt pour les anthropologues sociaux et les archéologues.

Actuellement, l'anthropologie est enseignée dans des universités publiques et privées. Outre l'ENAH, l'Université autonome métropolitaine, l'Université autonome du Yucatán, l'Université nationale autonome du Mexique, l'Université de Quintana Roo et l'Université Veracruzana, entre autres, enseignent des cours de premier cycle. Au

niveau des cycles supérieurs, outre les institutions précédentes, on retrouve le Centre de recherche et d'études supérieures en anthropologie sociale (CIESAS) et le Collège du Michoacán. Parallèlement, des revues spécialisées sont publiées au Mexique, telles que *Desacatos*, *Alteridades*, *Anales de Antropología*, *Cuicuilco* et bien d'autres. Il y a également une vie collégiale active, à travers les conférences semestrielles organisées par le Collège des ethnologues et anthropologues sociaux.

Au cours de la dernière décennie, l'anthropologie mexicaine a rejoint un mouvement international qui se développe dans le milieu universitaire, les « Anthropologies du Sud ». On commence à parler « d'anthropologies » au pluriel, pour souligner qu'il n'y a pas une seule façon de faire de l'anthropologie, et pour rendre visible les contributions des anthropologues des pays d'Amérique latine et des Caraïbes. Cela part d'une critique des manières hégémoniques de faire de l'anthropologie. Selon Esteban Krotz (1993), parmi les caractéristiques qui distinguent les anthropologies du Sud des formes plus « classiques » d'anthropologies pratiquées dans les métropoles, il y a le fait que dans les anthropologies pratiquées au Sud, les chercheurs et ceux qui sont étudiés sont citoyens du même pays. Et il souligne que cela n'est pas dû à une question de géographie, mais à d'autres facteurs, comme le manque de fonds pour mener des travaux de terrain, ou le souci de contribuer à la politique publique du pays. Ce sont des anthropologies qui ont été réduites au silence et qui ne disposent pas de tout l'appareil de diffusion des connaissances dont bénéficient les anthropologies du Nord.

La proposition des Anthropologies du Sud a été reprise par l'Association latino-américaine d'anthropologie, qui compte plus de 26 groupes de travail rassemblant des anthropologues d'Amérique latine et des Caraïbes, comme le font ressortir leurs thèmes de recherche : patrimoine culturel, anthropologie du tourisme, anthropologie féministe et de genre, études caribéennes, études urbaines, relations interculturelles, pluralité culturelle, entre autres. L'association publie une collection dirigée par Eduardo Restrepo, intitulée « Anthropologies faites en Amérique latine et dans les Caraïbes » (voir, en ligne, Asociación Latinoamericana de Antropología) qui a pour but de diffuser des compilations d'articles, chapitres de livres, présentations, conférences et autres travaux d'anthropologues originaires des pays de la région ou qui ont travaillé dans ces derniers.

## Références

Aguirre Beltrán, G., 1988, « Formación de una teoría y práctica indigenistas », *Instituto Nacional Indigenista 40 Años*, Mexico, Instituto Nacional Indigenista.

Aguirre Beltrán, G., 1957, *El proceso de aculturación*, Mexico, UNAM et Dirección General de Publicaciones.

Asociación Latinoamericana de Antropología, s.d., <https://asociacionlatinoamericanadeantropologia.net/portal/coleccion-antropologias-hechas-en-america-latina/>

Bartolomé, M. et A. Barabas, 1990, *La presa Cerro de Oro y El ingeniero, El Gran Dios*, tome II, Mexico, Conaculta (Secrétariat à la culture du Mexique) et Instituto Nacional Indigenista.

- Beaucage, P., 2018, « Antropología crítica, autoetnografía, antropología compartida y autoetnografía entre los maseuales de la sierra nororiental de Puebla (1984-2015) » *Anales de Antropología*, 52 (1) : 13-23, <http://dx.doi.org/10.1016/j.antro.2017.03.002>
- Bonfil Batalla, G. et al., 1970, *De eso que llaman antropología mexicana*, Mexico, Nuestro tiempo.
- De la Peña, G., 1996, « Nacionales y Extranjeros en la Historia de la Antropología Mexicana » dans M. Rutsch, *La Historia de la Antropología en México. Fuentes y transmisión*, Mexico, Plaza y Valdés Editores et Instituto Nacional Indigenista : 41-81.
- Gamio, M., 1979 [1916], *La Población del Valle de Teotihuacan*, Mexico, Instituto Nacional Indigenista.
- Garma, C. et C. Oehmichen, 2016, « Prólogo », *Franz Boas, Curso de Antropología General. Conferencias en la Universidad Nacional de México*, Mexico, Instituto de Investigaciones Antropológicas de la UNAM : 9-23.
- González Casanova, P., 1972, *La democracia en México*, Mexico, ERA.
- Hewitt de Alcántara, C., 1988, *Imágenes del campo. La interpretación antropológica del México rural*, Mexico, El Colegio de México.
- Krotz, E., 1993, « La producción de la antropología en el Sur: características, perspectivas e interrogantes », *Alteridades* 3 (6) : 5-11, <https://www.redalyc.org/pdf/747/74711380002.pdf>
- Lameiras, J., 1979, « Antropología en México, Panorama de su desarrollo en lo que va del siglo », *Ciencias Sociales en México, Desarrollo y Perspectivas*, Mexico, El Colegio de México : 107-180.
- Malinowski, B. et J. de la Fuente, 1957, « La economía de un sistema de mercados en México », *Acta Antropológica*, époque 2, 1 (2), Mexico, ENAH, <https://iberomx.mx/iberoforum/1/pdf/malinowski.pdf>
- Oehmichen, C., 1999, *Reforma del Estado, política social e indigenismo en México*, Mexico, UNAM.
- Rutsch, M. et C. Serrano (dir.), 1997, *Ciencias en los márgenes. Ensayos de historia de las ciencias en México*, Mexico, Instituto de Investigaciones Antropológicas, Universidad Nacional Autónoma de México : 127-166.
- Rutsch, M., 2007, *Entre el campo y el gabinete. Nacionales y Extranjeros en la Profesionalización de la Antropología Mexicana (1877-1920)*, Mexico, INAH et UNAM.
- Siméon, R., 1885, *Dictionnaire de la langue nahuatl ou mexicaine*, Paris, Imprimerie nationale.
- Stavenhagen, R., 1969, « Las luchas sociales en las sociedades agrarias », *Revista Mexicana de Sociología*, 31 (4), <https://revistamexicanadesociologia.unam.mx/index.php/rms/article/view/58539/0>